

Le problème soulevé par cette rencontre : *l'écologie humaine, un enjeu de territoires pour les spécialités*, sera développé une fois exposés quelques lieux communs sur la question.¹

Ces lieux communs, comme dirait Bourdieu, sont de deux ordres, tantôt ils réfèrent à la culture commune, non légitimée, tantôt à la culture légitimée, savante. C'est donc sur ces deux fronts que nous devons exercer notre vigilance, et les difficultés, bien que de nature différente ici et là, sont très importantes. Il y a d'une part l'évidence du plus grand nombre qui se justifie de façon tautologique par la pression de la multitude, cette sorte d'orthodoxie bien pensante — avoir un beau pléonasme ! — et, d'autre part les habitudes scientifiques nées de l'hyperspécialisation des démarches.

Commençons par les premières. Étymologiquement, l'écologie estrenant un rapport direct avec l'espace domestique, l'espace de l'*habiter* humain au sens général du terme, dont la notion d'habitat constitue une forme amoindrie. Suivant l'extension que l'homme accorde à sa maison — l'*Oikos* ou la *domus* —, les relations qu'il tisse avec son environnement auront l'extension de ses murs. Il est certain que lorsque l'habiter se dilate aux dimensions de la planète voire du cosmos, la question de l'environnement se pose et s'impose d'une autre façon... Analogiquement, disons que les révolutions de la société post-industrielle en matière de télécommunications, passent les limites du territoire domestique — entendons par là l'espace du monde domestique —. Les recherches de mon ami Jaureguiberry montrent bien que l'ubiquité à laquelle l'homme est soumis provoque une sorte d'émiettement où se perdent *et* le feu *et* le lieu. En résulte une perte d'identité dont les remèdes se trouvent dans des expériences uniques, extrêmes, bref des expériences où se rencontre la "vraie" vie... Pour preuve, cette récente publicité de chez "Apple" : une puissance démesurée de communication, une capacité insoupçonnée de gérer à dis-

1. Ce texte de Bernard Duperrein est la transcription d'une communication orale introductive à une rencontre-débat à l'occasion de l'ouverture de la 5ème promotion du Certificat International d'Ecologie Humaine de Pau.

chologiques, 3° les aspects sociologiques, 4° la dimension éthique et les valeurs prônées, etc... Pour limiter tout de même les effets de la dissection, il est courant d'y associer un liant rhétorique : "Cette dimension étant insuffisante pour rendre compte de l'objet, nous vous proposons le point de vue suivant"... Au suivant ! Le résultat du travail a ainsi l'allure d'une table ronde au cours de laquelle, comme d'habitude, chacun campe sur ses positions disciplinaires. Il s'agit moins d'avancer dans la connaissance de l'objet que de promouvoir la légitimité d'un point de vue disciplinaire et d'affirmer des limites territoriales... Et contre ce vieux réflexe, l'écologie humaine n'a pas fini de se battre.

Mais cette pluridisciplinarité pêche aussi par défaut : celui de l'illusion du savoir savant. Elle affirme, en effet, avoir pris toutes les précautions contre les illusions du savoir immédiat. L'arsenal méthodologique en témoigne, on en appelle aux hommes des chiffres, les statisticiens, on fait des vérifications, bref on présente des garanties d'objectivité comme si le recours aux techniques et instruments de mesure garantissait une neutralité quelconque — toutes mesures déposées au Pavillon de Breteuil, à Sèvres comme on sait —... C'est oublier que ceux-ci sont les produits d'une représentation théorique et que toute réponse du réel est forcément liée à la forme de la question. La volonté d'appréhender l'objet dans sa totalité, ou simplement l'idée qu'on puisse, un jour, y arriver, renvoie à une vocation impérialiste et utilitariste de la connaissance. Certes, la connaissance n'est jamais une fin en soi, elle constitue essentiellement le préliminaire indispensable à l'action. Mais agir ne signifie pas forcément exploiter, réduire à merci, tirer profit de la nature au sens large du terme (la *physis* grecque).

L'écologie humaine suppose un rapport au monde radicalement différent. Aussi longtemps que la nature est apparue inépuisable ou capable de s'auto-régénérer sans perte, l'homme s'est perçu à côté du monde, petit prédateur anecdotique. C'était vrai, en partie, lorsque la culture et ses prolongements techniques n'avaient que l'épiderme du monde. Selon la formule de René Passet (l'économiste et le vivant), "chaque homme en mourant, laissait ce monde tel qu'il l'avait trou-

comprend assez bien que ceux qui se sont acquittés de ces droits ont quelque intérêt à reproduire les mêmes contraintes auprès des nouveaux venus.

Ainsi, les obstacles à cette communication interdisciplinaire tiennent essentiellement à la nature des champs scientifiques concernés : zones de pouvoirs et d'enjeux de toutes sortes dans lesquelles, comme dit Pierre Bourdieu, ceux qui occupent des positions légitimes ont un intérêt majeur "à se conserver conservant". La multiplication des champs disciplinaires au sein de l'université procède du même principe : cette parcellisation n'est d'ailleurs par forcément justifiée sur le plan de la recherche au sens strict du terme. Elle est au contraire très gratifiante dans la recherche crédits et l'évitement de rivalités entre notables d'un même territoire.

On peut facilement remarquer que la promotion de l'écologie humaine est le fait de quelques transfuges ont déjà fait leurs preuves dans le champ de leurs spécialités : ce qui est une garantie de crédibilité ! La critique orthodoxe ne les a pourtant pas épargnés. Edgar Morin, sociologue de salon, un Fernand Braudel, un Michel Serres, mathématicien, philosophe ou... marin ? Il en a fallu du temps pour que le spécialiste ouvert à des questions nouvelles ne soit pas assigné, par les collègues, à sa résidence disciplinaire principale. Dès lors qu'il sort de son champ de compétence, il semble perdre toute légitimité. S'il est vrai que la culture savante appartient à ceux qui ont acquis les droits d'entrée convenus, le souci de transdisciplinarité apparaît comme une rupture de la règle du jeu. Celui qui s'y risque doit avoir accumulé un capital symbolique suffisant pour échapper à l'exclusion. C'est un euphémisme de dire que le chercheur défend une cause disciplinaire, on serait plus avisé de voir dans cette défense le soin qu'il prend de sa position dans le champ qu'il occupe... On peut aussi mettre au compte de cette défense l'ésotérisme de certains discours scientifiques qui en interdisent l'entrée à tous ceux qui ne disposent pas du lexique. Même si nous admettons que des objets spécifiques exigent des concepts spécifiques, il ne semble pas nécessaire de créer une langue nouvelle pour chaque discipline. Au territoire disciplinaire il faut associer un territoire linguistique qui contribue à la construction d'une

tance, sans pour autant qu'apparaissent des syndromes d'émiettement : "croyez-vous que je sois perdu, non, je suis au centre de tout".

De toute évidence, alors que la science nous persuade de plus en plus que le monde, d'un certain point de vue — celui de l'observateur impartial — nous échappe, nous nous référons désespérément au point de vue de Newton. Pour reprendre l'expression d'Isabelle Stengers, Newton apparaît comme le *nouveau Moïse* : "Dieu dit : que Newton soit et tout fut lumière"... Et cette lumière n'en finit pas de s'éteindre, comme si de nouveau, le monde retournait au chaos. C'est du moins ce que l'éclatement des références, les incertitudes incontestables de la science, laissent présager à notre raison inquiète. De nouveau, les cartes sont mauvaises et on navigue à l'estime : il va falloir s'y faire ! Pour reprendre la vieille formule de Socrate, et qui n'est plus pour le coup une formule de rhétorique, on sait avec certitude qu'on ne sait pas. Il ne s'agit plus de scepticisme mais de lucidité.

Ce n'est pas un hasard si dans un tel contexte la question de l'écologie humaine apparaît comme un leitmotiv : elle surgit en terrain fertile, celui d'une inquiétude existentielle. Certes, elle n'est pas métaphysique — du moins ouvertement —, mais elle signe, par son insistance, un bouleversement des repères jusque-là tenus pour définitifs. Je reste toujours au niveau de la notion commune d'écologie humaine telle que définie tout à l'heure... Se pourrait-il alors qu'une science, qu'une science ultime, qu'une science des sciences, nous réconcilie avec cette unité perdue ? Et nous voici de retour à un néo-positivisme qui donne mission à une science supérieure de superviser toutes les autres présumées coupables d'insuffisances. En ranimant la flamme de Newton, on s'installe définitivement dans le confort, avec la sereine certitude d'avoir échappé au non-sens.

On reconnaît ici une conception anthropocentrée, c'est-à-dire celle qui fait tourner le monde autour d'un homme fixe, objectif, mais pour tout dire vertigineux, sujet au vertige. Cet homme-là n'est pas dans le monde : il l'observe immobile, se gardant bien de trop avancer dans sa merveilleuse mécanique de peur d'y être entraîné. Mais la sérénité du pilote n'est qu'apparente,

vé à sa naissance". On ne peut plus maintenant en dire autant : le fait est patent, l'environnement n'est plus seulement naturel mais culturel au point qu'il devient difficile et tout simplement artificiel de vouloir faire la part du naturel et du culturel. Mais on s'aperçoit vite que l'expression précédente est douteuse : peut-on dire, en effet, qu'il fut une époque dans l'histoire de l'homme, où cette distinction était possible. Il n'y a vraisemblablement jamais eu un homme *et* une nature mais peut-être un homme dans une nature forcément "culturalisée", c'est-à-dire une nature déjà informée dans une représentation symbolique.

Quoi qu'il en soit, si les effets de la culture sur le monde apparaissent si tardivement au plus grand nombre, c'est que non seulement on ne peut plus ne pas le voir, mais encore que nous en subissons souvent les conséquences néfastes. Alors que nous avions fait de la culture un élément de confort destiné à amortir les caprices de la nature, c'est aux caprices de la culture que nous devons maintenant faire face. Encore une fois, pour être resté trop longtemps à côté du monde, nous n'avons pas vu qu'il était habité...

Que l'écologie humaine soit une préoccupation des plus actuelles n'est donc pas un hasard de l'histoire — comme s'il y avait des hasards dans l'histoire — mais une nécessité historique : il ne pouvait en être autrement. Elle n'est pas une nouvelle éthique liée à l'esprit du temps comme on le dirait des phénomènes de mode... Elle résulte simultanément d'une nouvelle conception de la disponibilité du monde et d'un déplacement de l'observateur désormais immergé dans le monde. Le monde n'a pas été conçu pour l'homme — tout ça pour ça ! — ni l'homme pour le monde — le sauveur —, mais l'homme dans le monde, tout simplement. On comprend pourquoi maintenant cette évidence est si difficile à accepter car nous manquons de point fixe d'observation et la perspective panoptique de l'homme du savoir s'effondre en même temps que son monde sous haute surveillance.

Venons-en à l'écologie humaine. Comment la définir et faut-il se risquer à dire des choses définitives ?

Il ne s'agit pas d'un nouveau savoir, d'une nouvelle discipline, voire d'une super discipline ! La contradiction ne serait pas seulement dans les

identité : et les gardiens de l'orthodoxie sont aussi les gardiens du sens.

On mesure donc la quantité d'obstacles que doit franchir cette transdisciplinarité nécessaire à l'exercice de l'écologie humaine. Si l'on souhaite que sa discipline soit accessible à un collègue spécialiste, il convient, au moins au départ, d'avoir pris quelque liberté à l'égard des enjeux de pouvoirs et de légitimité de son territoire d'appartenance. Cette précaution prise, survient alors le problème de la communication et de la traduction. Un exemple de cette difficulté : la notion de "concept migrant", c'est-à-dire, susceptible de passer d'un champ disciplinaire à l'autre. On peut remarquer que dans cette migration, notre concept subit quelques effets de l'acculturation (d'une culture des sciences dures aux cultures des sciences humaines). Le concept d'"entropie" est un bon exemple de ce voyage sans vis : un bon exemple, l'entropie exprime l'état de désordre ou de désorganisation d'un système et cela se mesure. Passée dans le domaine des sciences humaines, le concept ne peut fonctionner que sur un mode *analogue*. Attribuer à ce concept "humanisé" toutes les caractéristiques de l'entropie physique constitue un contresens : la complexité sociale ne s'exprime pas de la même façon que la complexité d'un système physique et surtout elle n'évolue pas spontanément vers les mêmes états. Soulignons que nous employons ici le terme d'analogie dans son sens courant et relativement vague qui exprime "une ressemblance plus ou moins lointaine, particulièrement dans leurs effets, ou dans l'impression qu'ils produisent". Ainsi entendue, l'analogie constitue un moteur particulièrement efficace de la pensée, mais ne peut, en aucun cas alimenter le fond d'un raisonnement. Si l'on se réfère au contraire à une définition plus stricte de l'analogie, elle apparaît comme "une similitude réelle de rapport, de fonctions, ou de finalité... soit comme une assimilation possible d'un ordre inférieur à un ordre supérieur" (M. Blondel). Bref, si l'on accepte cette définition restreinte, on retombe dans les ornières classiques du réductionnisme. Les ordres humains ne sont humains, elles sont des sciences fondamentales et non dérivées, bien que pendant longtemps on ait eu la tentation de les "durcir" avec

elle repose en fait sur une angoisse de tous les instants : puisse le navire tenir par gros temps ! Dans les *Cinq Sens* Michel Serres nous décrit longuement le naufrage et la lutte désespérée du sujet de Descartes. L'objectivité, au sens classique du terme, est moribonde.

Voilà un constat qui n'est pas d'échec. L'homme se réveille dans le monde, et c'est la raison pour laquelle in n'y a d'écologie qu'humaine : l'homme est bien dans le monde, et c'est tant mieux ! Il a mis du temps à relire les présocratiques qui avaient quelque idée sur la question... Il suffit de se rappeler la fameuse histoire du fleuve qu'on ne traverse pas deux fois : on ne peut être à la fois être dans l'eau et sur la berge, et même en passant à gué, il faut bien se "mouiller". Le classique débat objectivité / subjectivité ne met pas en présence les anciens et les modernes : il n'y a que des anciens autour de la table, manipulant pour leur compte les pièces de la mécanique de Newton, vieille boîte à musique dont on cherche encore le secret...

L'écologie humaine ne peut donc se construire que sur la base d'une réinstallation de l'homme dans le monde. Elle exige un changement de paradigme, pour reprendre la formule de Kuhn : elle n'est sûrement pas une juxtaposition des points de vue dont on espère, par accumulation, une plus grande objectivité. Et c'est là toute l'ambiguïté entretenue par une certaine pluridisciplinarité en vogue dans les centres de formation, qu'ils soient du milieu sanitaire ou social.

Cette pluridisciplinarité pêche à la fois par excès et par défaut. Par excès d'ambition d'abord, peut-être aussi par vanité : elle persiste dans le point de vue objectiviste en convoquant *autour* de l'objet observé, comme au chevet du malade, le plus grand nombre de spécialistes concernés. Et chacun y va de son diagnostic morcelant l'objet en autant de langages spécialisés. Peu importent d'ailleurs les résistances de l'objet, il suffit qu'il soit identifié par chacun des protagonistes pour que tous ensemble tombent d'accord sur leurs nouvelles performances heuristiques.

On peut facilement observer les effets d'une telle démarche auprès des étudiants eux-mêmes. Les plans des travaux écrits se présentent sous forme de parties étanches entre elles : 1° les aspects biologiques, 2° les aspects psy-

termes mais dans l'esprit. Il n'y aurait donc pas de spécialiste en écologie humaine. Dispose-t-elle de méthodes spécifiques au sens des disciplines classiques ou au contraire procède-t-elle d'une démarche d'ouverture accessible à toutes spécialités ? Enfin, est-elle un savoir elle-même ou une réflexion sur les savoirs sans pour autant être une épistémologie au sens consacré du terme ? Rappelons tout de même que l'épistémologie traditionnelle est restée longtemps cantonnée dans une vision objectiviste notamment dans certaines sciences humaines jalouses des sciences dites "dures" — je veux parler de la psychosociologie en particulier —.

Il semble bien que l'écologie humaine n'appartienne à aucune discipline en particulier, mais à toutes. Voici ce qu'en dit encore René Passet, économiste et contrebandier — je veux dire qu'il lui arrive discrètement de passer les frontières :

"Nous savons que la croissance économique rétroagit sur les systèmes de valeurs : les conditions météorologiques sur les récoltes, et nous n'ignorons pas que les pollutions issues de l'activité productive affectent les climats ; ce sont là des interdépendances dont l'économiste ne saurait ignorer l'importance, sans que, pour autant, il ait, par là-même à se faire théologien ou météorologiste".

Il n'est pas question de sonner le glas des spécialités en affirmant qu'un bon généraliste... On a évoqué ce danger au début. Il s'agit au contraire d'en finir avec le protectionnisme disciplinaire et tous les systèmes de défense que reproduisent ceux qui en occupent les positions légitimes. Il n'est certes pas question de mettre en doute leur capacité d'expertise ou de compétence, mais de leur demander — respectueusement — un droit de passage sur leurs terres. Edgar Morin annonçait lors de ses premières aventures extra-sociologiques : "Excusez-moi, je ne fais que passer".

Les choses, en effet, ne sont pas si simples. Il y a des droits de passage, et donc un prix à payer, un droit d'entrée en quelque sorte. Trop souvent les réserves disciplinaires — au sens cynégétique — ne s'ouvrent qu'à ceux des postulants qui ont accumulé le capital culturel, social, et parfois économique, pour en être digne. Ces pratiques s'apparentent d'assez près à une sorte de bizutage mondain. En outre, on quelques additifs mathématiques...

On le voit, il n'est donc pas question de constituer une science transversale, mais de s'entendre sur des méthodes capables non seulement de suivre les liens unissant des sciences connexes, mais encore de traverser différentes spécialités. Le voilà le formidable — au sens de Littré — projet d'Edgar Morin. Forcée de longue date par les dualismes, l'objectivisme et la segmentation des savoirs, notre langue se plie difficilement à l'énoncé d'une telle méthode. Ainsi, on a tout intérêt à aborder l'oeuvre de Morin en respectant l'ordre chronologique de publication. La difficulté progressive d'accès et le caractère abrupt des derniers ouvrages témoignent bien de cette réflexion sur la connaissance dont on repère clairement les intuitions dès les premiers textes de sociologie de terrain.

Voilà peut-être qui nous éloigne *ça ne sert qu'à agir*, car *est pensée qui nous le rappelait* ! Et après tout, si nous sommes là à propos d'écologie humaine, c'est que nous avons éprouvé, les uns et les autres, les limites de nos spécialités. Nous ne cherchons pas à acquérir plus de savoirs, nous ne nous préparons pas à un jeu télévisé, nous cherchons plutôt à connaître les méthodes des uns et des autres : quel est son objet, comment le construit-il, quelle représentation s'en fait-il ? Comment travaille-t-il ? En quoi les connaissances dont je dispose peuvent-elles lui être utiles ? Quels profits puis-je tirer de ces échanges pour orienter différemment mes pratiques habituelles ?

Ma longue fréquentation des milieux médicaux, paramédicaux et du travail social m'a confirmé dans cette idée que les innovations et découvertes de tous ordres tenaient essentiellement à la curiosité interdisciplinaire. Le spécialiste besogneux, rivé à son télescope ou à son microscope finit par perdre la vue, et par conséquent son objet de recherche. Mais ce pas de côté a un prix : il faut admettre que *ce qui précède* : la fin des réductionnismes, des impérialismes disciplinaires, la fin des certitudes, le changement d'axe du sujet cartésien, la crise du déterminisme, le flou de la mécanique universelle et... les cris de Newton dans son cachot.

Pour autant, en interprétant mon ami Hegel, ni la nuit, ni les vaches ne sont si noires !

Bernard DUPERREIN